

fondement remué les cours, n'était plus qu'un apostat, une ruine hantée par un spectre. M. Désaulniers consacra alors toute sa science, son énergie et son éloquence à le combattre et à détacher de sa cause, ceux qu'il avait trompés. Il réussit dans cette tâche difficile, et ses succès remplirent de joie tous ceux qui s'intéressaient au sort de la colonie canadienne de Bourbonnais.

Il rentra alors dans son collège pour ne plus en sortir; il enseigna pendant quelques années la théologie, la chimie, et reprit, en 1860, sa chaire de philosophie qu'il garda jusqu'à sa mort. Ainsi, l'état de service de M. Désaulniers au collège de St. Hyacinthe comprend trente six ou trente-sept années de professorat, trente-sept années de dévouement et de sacrifices pour le succès et la gloire de cette maison d'éducation. Mathématiques, chimie, physique, histoire naturelle, astronomie, théologie, il a tout enseigné avec un talent et un succès qui dénotaient que dans sa vaste tête il y avait place pour toutes les sciences, que rien n'était à l'épreuve de son courage et de sa pénétration d'esprit.

Mais c'est comme professeur de philosophie, surtout, qu'il a jeté tant d'éclat sur son enseignement et sur le collège de St. Hyacinthe. Il avait manifesté, vers la fin de ses études collégiales, un goût et un talent tout particuliers pour cette science.

C'était l'époque où Lamennais remuait le monde par les accents magiques d'une voix qui rappelait les grands docteurs du christianisme. La jeunesse instruite, sur tout, prêtait l'oreille à cette voix mélodieuse, à ces éloquents philippiques en faveur du catholicisme.

M. Désaulniers ne put échapper à l'entraînement universel et se sentit épris des théories brillantes dont les conséquences erronées n'apparaissaient pas encore clairement.

Emporté par son imagination au-delà des limites que la foi trace aux esprits les plus superbes, Lamennais fit d'un élément de vérité une erreur, se balança, un instant, entre le ciel et la terre, comme un astre égaré, et tomba, foudroyé par l'excommunication. Ses nombreux disciples et admirateurs, dont plusieurs avaient déjà commencé à ouvrir les yeux, se courbèrent devant la décision de Rome, dont M. Désaulniers ne tarda pas à reconnaître la justesse. Cela le convainquit davantage combien l'erreur est facile en philosophie, et combien les théories les plus brillantes et les plus logiques, en apparence, sont près des abîmes. Il n'en devint que plus prudent et plus ardent à poursuivre la vérité à travers tout ces systèmes anciens et modernes établis par les plus grands génies. Le doute répugnait à cet esprit droit et profond, à cette âme franche et naïve; il lui fallait la vérité, la vérité dans toute sa splendeur, afin qu'il pût la faire jaillir aux yeux de ses élèves.

Mais après quinze ans d'études, de méditation, il déclarait qu'aucun système ne lui offrait la plénitude de ce qu'il cherchait. Un jour, pourtant, il se déclara satisfait et content; il avait trouvé dans St. Thomas d'Aquin la solution de tous les problèmes qui le préoccupaient, et le triomphe sur les doutes qui l'affligeaient. Il avait compris plus que jamais, en étudiant la théologie et la philosophie de ce grand docteur de l'église, la nécessité de l'union étroite de ces deux sciences incomparables et l'impuissance de la raison émancipée du joug de la foi.

Il s'abreuvait avec délices aux eaux limpides de cette source profonde au fond de laquelle les vérités les plus controversées lui apparaissaient comme des diamants, et il sortit de ce bain, radieux et transformé, avec un désir immense de dire ce qu'il avait vu.

Porté en quelques sortes sur les ailes de celui qu'on appelle "l'ange de l'école," il s'éleva dans les régions les plus pures et les plus éclairées du monde intellectuel.

On raconte la joie des hommes de génie trouvant, après quarante ou cinquante années de misère et de travail, le secret qu'ils cherchaient. M. Désaulniers éprouva autant de bonheur, lorsqu'il put enfin explorer sans crainte et sans danger cette mer semée d'écueils, lorsqu'il put remonter ce fleuve immense, qui arrose le monde, jusqu'aux sources où il se forme par l'union de la raison avec la révélation.

Avec quel plaisir il se remit à l'enseignement de la philosophie qu'il avait abandonné quelque temps! Avec quel enthousiasme il communiqua à ses élèves le résultat de ses travaux et de ses recherches, et deversa dans leur esprit les flots de lumière qui inondaient son âme! C'est ici surtout qu'il faut admirer et contempler l'éminent professeur de philosophie.

Voyez cette belle et large tête faite pour de grandes choses; cette grande et noble figure aux traits hardis et fiers; ce regard vif et profond qui semble aider la parole à porter la lumière et la conviction dans les âmes; cette physionomie toute rayonnante d'intelligence, de candeur et de franchise; cette forte et imposante stature; écoutez cette voix mâle et sonore, cet accent convaincu et entraînant, ces réponses et réparties brusques et promptes comme des boulets, ironiques et mordantes quelquefois, mais toujours aimables; voyez encore ce lais-

ser-aller, cette façon originale d'agir et de parler un peu démocratique et familière, cavalière, même, si l'on veut; mettez enfin un cœur de mère dans cette poitrine d'homme, et l'on aura le portrait de M. Désaulniers au milieu de ses élèves, en même temps que la raison du culte d'amour et d'admiration qu'ils lui portaient.

Les élèves n'arrivaient pas en classe avec ce dégoût ou cette crainte qu'on remarque trop souvent, et qui malheureusement déforment les caractères et les intelligences; ils y allaient joyeux et contents, heureux de rencontrer leur professeur bien aimé, de l'entendre parler, de boire à ce vase d'où la science débordait à pleins bords. Aussi, quels efforts il faisait pour leur rendre l'étude aimable et agréable, pour leur faire apprécier les charmes de la philosophie par la chaleur de sa parole, la clarté de ses explications, pour leur communiquer l'enthousiasme qu'il éprouvait lui-même pour la science! Lorsque, par une interpellation habile faite quelquefois par un élève qui ne savait pas sa leçon, on faisait tomber la discussion sur une des belles questions qui préoccupaient constamment sa pensée, quel silence! quel attention respectueuse! Lorsque la cloche sonnait pour la récréation, on était presque mécontent. Et ce n'était pas seulement de philosophie qu'il parlait dans ce temps-là; mais comme tout s'enchaînait et se soutenait dans sa vaste intelligence; il parlait de droit, de médecine, de commerce et de politique, car il avait étudié tout cela.

Quel trésor pour une maison d'éducation! et quel bonheur pour le pays s'il avait moins de collèges et plus de professeurs comme celui-là!

Faire des hommes! c'était son mot et son objet. Aussi, il conduisait ses élèves comme des hommes, par la raison, par la persuasion, l'amour propre bien entendu et le respect de soi-même; et en effet, avouons-le, lorsqu'ils sortaient du collège, la plupart étaient plus avancés, plus hommes que d'autres le sont à vingt-cinq ou trente ans. A ceux qui lui reprochaient de ne pas écrire, de ne pas faire des livres, il répondait par ces belles paroles: "C'est vrai, je n'écris pas, mais j'espère avoir laissé dans l'esprit et le cœur de mes élèves ce que je pensais, ce que je sentais. Mes élèves seront mes livres." Cette réponse rappelle le mot fameux de cette fière Romaine qui disait en montrant ses trois fils: "Voici mes bijoux." Il avait quelquefois une manière pittoresque et emphatique de dire certaines choses, de proclamer certaines vérités. Il disait, un jour, en parlant du progrès: "Le progrès! c'est une belle et grande chose; mais on en a tant abusé, qu'en religion on en a fait une hérésie, et en politique une bêtise."

Un jour qu'il discutait savamment sur la matière, un élève voulant lui faire une objection, frappa le mur avec son poing, et s'écria que, malgré toute sa science, M. Désaulniers ne lui ferait pas croire qu'il ne voyait pas et ne touchait pas en ce moment de la matière. "Ah! tu vois la matière, toi, tu touches la matière! Eh! bien, tu es bien plus fin que moi! Il y a quarante ans, que je veux en voir et en toucher, et je n'ai pas encore réussi." Inutile de répéter ses explications, mon but n'étant que de peindre M. Désaulniers dans ses rapports avec ses élèves.

Ses élèves! on aurait dit que chacun d'eux était une partie de lui-même; leur progrès et leur bonheur, c'était toute son ambition. Il aurait voulu les pénétrer de sa foi et de sa science, leur apprendre tout ce qu'il savait lui-même, les mettre en état de briller dans le monde ou dans le sacerdoce par leurs connaissances comme par leurs vertus, par leurs manières et leur esprit; enfin, il allait jusqu'à leur dire comment faire un bouquet.

"Je crois, disait-il souvent; mais si je ne pouvais expliquer ma foi, je serais bien malheureux." Concilier la raison avec la foi était l'objet qu'il poursuivait dans ses élèves comme dans lui-même. Fidèle à son système d'en faire des hommes, il leur demandait moins les signes extérieurs qui passent que les principes qui restent.

Pour les habituer à penser et à se conduire par eux-mêmes, il avait fait de la classe de philosophie au collège de St. Hyacinthe une espèce d'institution, un Etat dans un Etat: c'est par elle qu'il prétendait conduire la communauté, et il s'appliquait à lui faire comprendre son rôle et son influence. Punir un philosophe! jamais! Quel magnifique système! Si les élèves de ce prêtre distingué, de ce professeur incomparable, ne sont pas ce qu'il a voulu les faire, . . . des hommes! ce n'est pas sa faute.

Disons, pour finir ce tableau, qu'après avoir enseigné les choses les plus sérieuses, après avoir discuté les questions philosophiques de la plus haute portée, il passait ses récréations avec les écoliers, jouant avec les petits comme les grands, aux cartes, aux dames et aux échecs, aussi enjoué, aussi bruyant qu'eux.

La réputation de M. Désaulniers n'avait pas tardé à franchir les murs du collège où il avait concentré son existence.

Vers les années mil huit cent quarante-neuf et mil huit cent cinquante, il faisait devant l'Institut Canadien de Montréal, des lectures qui eurent du retentissement. Une fois, entr'autres, il se distingua par une dissertation,

pleine de force et de logique en faveur de la protection contre cette théorie brillante du libre-échange, si erronée lorsqu'il s'agit d'un jeune pays.

Les protectionnistes me pardonneront sans doute d'apporter une si forte autorité à l'appui de leur cause.

Il n'y a pas bien longtemps encore, il nous était donné de goûter à son enseignement philosophique. C'était au Cabinet de Lecture Paroissial; il avait pris pour sujet de son discours: *l'être*. C'était un thème aride et peu attrayant; et cependant, l'auditoire était ravi. Quelle science! Quelle lucidité d'intelligence! Quelle clarté dans l'expression!

Quel malheur que cet homme-là soit passé sans laisser autre chose que ce qui est resté dans l'esprit de ses élèves et dans quelques notes! On aurait dû créer une chaire de philosophie exprès pour lui.

Dans une lecture qu'il fit, à peu près dans le même temps, devant l'école de médecine, il étonna tout le monde par la science et la largeur de vues avec lesquelles il parla de l'organisation physique et intellectuelle de l'homme.

On dit que les étudiants en médecine, gens assez peu sensibles, on le sait, furent vivement impressionnés par cette parole admirable et qu'ils en gardent encore le souvenir salutaire.

Ajoutons que Montréal eut aussi le plaisir de l'entendre parler du haut de la chaire de Notre-Dame, dans deux circonstances solennelles: une fois, c'était la fête de la St. Jean Baptiste, et l'autre fois, lors de la grande cérémonie funèbre qui eut lieu en l'honneur des héros de Castelfidardo. Sa prédication était aussi vivement goûtée dans les campagnes; lorsqu'on voyait M. Désaulniers monter dans la chaire, c'était un heureux événement.

Mais M. Désaulniers avait plutôt l'éloquence de la philosophie que celle du sentiment et de l'imagination; il aimait mieux discuter que prêcher, et l'habitude de l'improvisation et des allures dégagées de l'enseignement nuisait à la préparation de ses discours ou sermons. Esprit philosophique avant tout, il s'occupait peu de tirer parti des lieux communs et ressources oratoires nécessaires en certains cas; ce qu'il cherchait tout d'abord dans une question, c'était le fond, le principe, l'essence et les attributs. Marcher dans les sentiers battus, dans les chemins fleuris, ne suffisait pas à son courage et à son esprit; il aimait à élargir le chemin, à ouvrir des horizons nouveaux; s'il rencontrait une montagne, il n'en faisait pas le tour, il passait au travers; on le suivait au sillon lumineux qu'il laissait derrière lui. Habitué à parler à jets continus, à laisser sa pensée courir, bride abattue, dans un monde sans limites, il s'impatientait, lorsqu'il lui fallait mesurer ses paroles et gêner ses mouvements. On aurait dit un coursier sauvage incapable de supporter le frein, un torrent dont on veut arrêter les eaux puissantes.

De pareils hommes ne devraient pas mourir, du moins pas dans la vigueur de l'âge, au cœur de la moisson, lorsque le monde recueille abondamment les fruits de leurs travaux. Malheureusement, ce sont presque toujours ceux qui s'occupent le moins de prolonger leur vie.

C'est pour montrer à leur bien-aimé professeur combien ils s'intéressaient à sa précieuse existence et lui permettre de conserver ses forces par un exercice noble et salutaire, que les anciens élèves du collège de St. Hyacinthe lui offraient, au mois de septembre 1864, un magnifique billard. M. Désaulniers fut sensible à ce témoignage d'estime et de reconnaissance si plein de délicatesse et d'opportunité.

C'est près de ce billard, qui lui rappelait de si doux souvenirs, que le 30 avril 1867, l'ange de la mort l'avertit de sa fin prochaine en le frappant du bout de son aile. Il se hâta de profiter du temps qui lui restait à vivre pour couronner dignement sa vie en assurant l'avenir du collège de St. Hyacinthe.

Il fit bien de se hâter, car le cinq avril de l'année suivante, l'ange revenait chercher sa belle âme pour la porter devant Dieu.

Le pays tout entier comprit la perte qu'il venait de faire.

Quel concert unanime de regrets et d'éloges! Qu'il était touchant de voir la douleur de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître et de recevoir ses enseignements! L'illustre défunt avait dit que ses élèves seraient ses livres; il aurait pu ajouter qu'il aurait dans leur souvenir un monument plus glorieux et plus durable que la pierre qui recouvre sa tombe.

L. O. DAVID.

LE PROGRAMME CATHOLIQUE.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Montréal vient d'adresser à son clergé une circulaire dont nous détachons le passage suivant:

.....
Il s'en suit qu'on ne peut que bénir la divine Providence, quand elle suscite des hommes sincèrement religieux et fortement dévoués aux intérêts de l'Eglise et de la patrie, qui se